

Pardon

Bertrand Gervais

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gervais, B. (2004). Pardon. *Moebius*, (101), 27–34.

BERTRAND GERVAIS

Pardon

Peut-on porter du feu dans son sein
sans enflammer ses vêtements?

Proverbes, 6 : 27

Une nouvelle ville, une nouvelle vie. Dieu que j'aurais voulu autre chose que cette entrée pathétique en pleine nuit, après des journées entières passées au volant de la Pontiac à ne plus savoir où j'allais tant la fatigue et le crépitement de la radio brouillaient les ondes de ma trajectoire. Il est vaste, ce continent. Il est fait de vides que rien, pas même les montagnes, ne peut combler.

Les cartes géographiques sont des leurres.

Je ne voulais rien oublier, mais j'ai conduit comme un somnambule, à peine conscient des chiffres et des nuits. J'ai filé à toute allure, dans une course contre la montre. Ma nouvelle vie commençait ici, à Pardon, au bord du Pacifique, et il me fallait m'y rendre avant que tout ne s'efface. J'ai traversé l'Amérique d'est en ouest, par l'Ontario et le Michigan, le Nebraska, le Colorado, le Nevada, d'autres États encore dont j'ai perdu le nom. J'ai plein de mots sur le bout de la langue.

Je ne voulais pas une entrée triomphale, je n'ai rien d'un empereur revenant de guerres lointaines, mais j'aurais voulu – je ne sais pas, que veut-on dans ces moments? – un sourire, un geste de la main, un signe à tout le moins qui vienne marquer mon arrivée. Je n'ai eu droit qu'à des rues désertes. J'ai inscrit la date sur un carton d'allumettes que j'ai laissé partir au vent. L'ombre de ma nouvelle vie s'est étirée dans une odeur de soufre.

Je suis arrivé sain et sauf. Fourbu, le dos endolori par les ressorts usés de la Pontiac, le teint sûrement livide d'avoir tenu toutes ces heures au volant, à retrouver ma route entre chien et loup, puis en pleine noirceur, mais indemne et soulagé. Je serai différent ici. Ma vie s'est muée en souvenir, en ces choses qu'on s'empresse d'encadrer sitôt les frontières traversées. L'exil est un art qui transforme les fuites en mythes.

*

Arrivé de nuit et ébloui par les lampadaires d'Ocean Street, je me suis arrêté au premier motel.

No vacancy.

«C'est la dernière belle fin de semaine de la saison», m'a dit le préposé en faisant craquer une allumette. «Tous les motels risquent d'être pleins», a-t-il continué. Il a fait des appels qui ont confirmé ses craintes. Il m'a conseillé d'aller près du Boardwalk, le grand parc d'attractions de la ville, où je trouverais sûrement quelque chose. Ce serait hors de prix, mais au moins ce serait un toit.

Je suis remonté dans la Pontiac. Mon calvaire ne voulait plus finir. J'aurais voulu qu'il me suffise d'atteindre la ville pour être arrivé. Je n'avais pas prévu tous ces contretemps, ces derniers retards, ceux qui séparent l'arrêt du repos. L'arrivée a une demi-vie qui s'éternise dans la nuit et ses brumes.

J'ai filé sur Ocean St., tourné à gauche à la rue convenue, franchi le pont, mais je n'ai réussi qu'à me perdre dans le dédale de la ville. Les rues traçaient de longues ellipses qui menaient à des culs-de-sac. Je me suis retrouvé dans un quartier résidentiel où tous les volets étaient fermés.

J'ai erré.

Je tournais n'importe où, bravant les sens uniques, m'arrêtant longuement aux intersections. Puis, par je ne sais quel hasard, j'ai fini par rejoindre Beach St., qui donne sur le Boardwalk. Une enfilade de motels longeait le parc d'attractions fermé pour la nuit : The Piper's Den, qui affi-

chait complet; The Big Easy, lui aussi, tout comme The Pacific's Inn, The Hideaway, The Pier, The Merry Pardon, The Traveler's Nest, The Sealskin, The Pelican's Walk. Les noms étaient insignifiants et les préposés, blasés.

J'aurais dû me méfier.

Au Big Sleep Motel, il restait une chambre de libre. On affichait 49 \$ par jour, mais ce prix, s'est-on empressé de m'expliquer, n'était plus valide. Pour cette nuit, ce serait 149 \$. À prendre ou à laisser.

La réception était miteuse. Un comptoir de mélamine, un faux plafond industriel encrassé, des murs d'un jaune fade. Ma chambre avait été décorée avec le même soin. Des néons au plafond, un lit défoncé, une moquette industrielle orange, tachée par endroits, des murs recouverts d'un stucco peint écru qui s'écaillait. Des lampes de chevet brisées. Il ne manquait que des blattes. Je les ai cherchées dans la salle de bains. J'ai ouvert le rideau qui devait donner sur la mer, mais tout ce que je suis parvenu à voir, c'est le squelette des montagnes russes du Boardwalk qui découpait l'espace de ses poutres et de ses rails.

Si mes membres avaient été détachables, mes bras seraient tombés sur le sol, les mains repliées, comme on voit faire les moribonds, mes jambes auraient roulé au pied du lit et je n'aurais plus été qu'un tronc et une tête tordue par le deuil. Qu'étais-je venu faire ici? Ma nouvelle vie tenait déjà d'un interminable purgatoire. J'avais liquidé mes affaires, vendu tous mes meubles, dit adieu aux amis restés fidèles, tout ça pour une chambre miteuse et un horizon découpé par un manège...

*

Je n'ai pas voulu défaire le lit de peur d'y trouver des puces et des poux, ou quelque chose de pire encore, des insectes imaginaires qui viendraient m'attaquer et me perforer la peau, la rompre comme si j'avais été un ballon susceptible de se dégonfler, lentement, inexorablement. J'ai sorti mon sac de couchage et m'y suis faufilé, la tête

sur une de mes valises, la verte. J'ai ainsi réussi à retrouver un peu de calme dans cet ailleurs qui ne m'accueillait pas, et je me suis enfin endormi.

Au bout de la route, il n'y a rien. Rien que des noms en forme de promesse.

*

Le lendemain matin, le brouillard était descendu sur la côte. En ouvrant la fenêtre, je ne voyais même plus les montagnes russes. J'ai regardé ma montre, il était onze heures. J'avais dormi tout ce temps comme une roche. Je suis sorti du motel et me suis engagé sur Riverside St.

Je voulais marcher jusqu'à la mer. Après quelque temps, perdu à nouveau, j'ai demandé à un passant, un étranger comme moi, un homme solitaire au regard mort, qui m'a dit de traverser le Boardwalk. Il suffisait d'aller tout droit, de foncer dans le brouillard.

*

Le parc d'attractions est étroit et tout en longueur. Je n'ai eu que quelques pas à faire pour arriver à la plage. Je ne voyais toujours rien. J'étais arrivé à Pardon, espérant y trouver un certain réconfort, et je devais me battre contre une masse épaisse d'eau et de pensées en suspension.

J'ai ôté mes espadrilles et foulé de mes pieds le sable frais du Pacifique. Je me suis retourné, étonné de la densité du brouillard. Quelques pas à peine et, déjà, il ne restait plus rien du parc. Quelques pas, et j'ai commencé à entendre le bruit des vagues qui se brisaient et le cri des goélands; j'ai même entendu parler. Le sable est devenu mouillé. La marée devait descendre. Mes pieds ont commencé à s'enfoncer. Une première vague est venue mourir à mes chevilles. Une deuxième, une troisième. J'ai dû relever le bas de mon pantalon.

De l'eau jusqu'aux mollets, je me suis arrêté. J'ai trempé ma main dans la mer et me suis humecté les lèvres. Je ne

voyais rien, mais je ne pouvais aller plus loin. Ma nouvelle vie goûtait le sel et toutes ces choses qui ne peuvent être reprises.

*

Je me suis retiré, pour m'asseoir sur le sable sec. Et pendant que je prenais de grandes respirations, pendant que je tentais de faire le vide et de me ressaisir, un phénomène étonnant s'est produit. Une véritable merveille. J'ai vu l'horizon apparaître, une longue bande de ciel bleu, bande qui s'est mise aussitôt à s'élargir, à prendre de l'importance, devenant un bandeau, un ruban, une toile. Le brouillard se dissipait. Non, ce n'est pas vrai, le brouillard était littéralement poussé dans les terres, comme s'il s'agissait d'une masse qui pouvait être déplacée, compressée.

Rapidement, car tout se passait trop vite, la masse s'est avancée et le ciel a commencé à se dégorger. J'en ai été ébloui, tout à coup inondé de lumière. Tout devant moi était bleu et vert. L'horizon s'ouvrait à l'infini. Et à ma droite, là où quelques secondes plus tôt on ne voyait rien, rien d'autre qu'un mur épais et gris contre lequel le regard venait buter, j'ai vu apparaître une jetée, une immense construction de bois et de fer qui s'avancait dans la mer sur près de mille mètres. Je n'en avais jamais vu d'aussi imposante. De longs bâtiments y étaient construits avec des toits métalliques qui réfléchissaient au soleil.

Des enfants jouaient déjà dans l'eau, des couples marchaient le long de la mer, une femme faisait son jogging. Je me suis retourné pour apercevoir le Boardwalk dans toute sa splendeur crème et rose bonbon... Comment aurais-je pu deviner une telle accumulation de couleurs criardes et de formes kitsch? Je suis allé repérer les lieux. Des manèges aux noms dérisoires côtoyaient des attractions plus traditionnelles, une grande roue, des jeux pour les tout-petits, des kiosques et des boutiques. Pour deux dollars, on pouvait se faire photographier dans la bouche

d'un requin ou aux côtés d'un pirate. J'aurais voulu qu'il y ait foule pour que je puisse disparaître.

Je suis reparti vers la ville. Des maisons miniatures aux couleurs variées bordaient des magasins de bord de mer, offrant des bouées en forme de dinosaure, des planches de surf et des maillots de toutes les couleurs, des serviettes de plage criardes, des t-shirts aux motifs assortis, des cerfs-volants, de la crème glacée molle. J'ai marché quelques heures dans le quartier et croisé des couples qui se rendaient à la mer avec leur parasol, des serviettes de plage, des sacs remplis de revues et de jeux. Les femmes étaient jeunes et belles en maillots moulants, leurs cuisses, fortes et élancées. Je devais éviter de les examiner de trop près, même si mon regard était attiré par tout ce que les maillots laissent voir, les seins, les ventres, les pubis et cette ligne médiane qui ne manque pas d'apparaître dès que le tissu est étiré.

Les choses ne ressemblent que rarement aux mots qui les annoncent. Pardon était une simple station balnéaire. Une ville insignifiante, faite pour les vacanciers auxquels il me fallait maintenant m'assimiler. Je devais oublier ce qui me distinguait des touristes et faire de leur insouciance une vie.

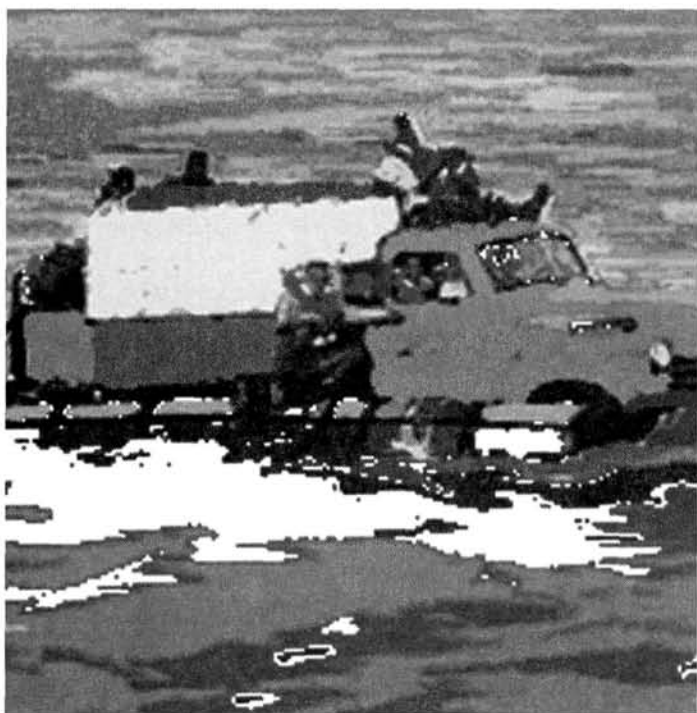
Trouverais-je jamais ce que j'étais venu chercher? Les noms sont des leurres.

*

Je me suis rendu jusqu'au bout de cette interminable jetée, où se côtoient magasins de souvenirs et restaurants de fruits de mer. L'odeur de friture était banale. À l'extrême limite, il y avait un attroupement. Au centre de la plateforme, deux ouvertures avaient été pratiquées qui s'ouvraient sur la mer et permettaient de voir le spectacle des phoques allongés sur les poutres de la jetée. Les badauds les observaient, amusés. Des pélicans volaient à quelques mètres de l'eau. Les goélands criaient à tue-tête. Des enfants couraient. Des hommes, assis sur le coffre arrière de

leur voiture, pêchaient des poissons argentés qu'ils s'empressaient de mettre au frais dans des glacières. On buvait de la bière, du café. Des couples déambulaient.

J'ai pris une grande respiration et me suis acheté un cornet de crème glacée molle, trempée dans le chocolat.



Cubains en exil (1951)